

Les Echos



BHV, le grand bazar

Depuis qu'il a décidé d'accueillir le chinois Shein, le grand magasin parisien est dans la tourmente. Coup de génie ou coup de poker ?

Le **tee-shirt** a
quelque chose à dire

Jackpot à la
station-service

Régime marathon,
c'est vite l'obsession

Après la vogue céramique, c'est aujourd'hui le **design textile** qui séduit toute une génération de jeunes créateurs, qui tissent, tricotent, nouent, tressent ou sculptent les matières.

Beaux brins d'imagination

P

ersonne n'avait imaginé que la rétrospective sur Olga de Amaral, figure emblématique de la scène colombienne et pionnière du Fiber Art – mouvement né dans les années 1960 qui a vu le médium textile s'émanciper de la tapisserie – serait un tel succès. Plus de 220 000 visiteurs se sont déplacés à la Fondation Cartier – un record depuis l'exposition sur Ron Mueck en 2013 – pour admirer les tableaux à la feuille d'or de cette grande artiste nonagénaire qui tresse, entrelace, noue, enroule inlassablement de la laine, mais aussi du lin, du crin de cheval ou encore de fines chutes de plastique avec une extraordinaire dextérité. Donnant l'impression aux œuvres de flotter et scintiller dans l'espace comme des paysages mystiques.

Même jubilation cet automne lors de la dernière Design Week Paris, devant les compositions en lin d'Aude Franjou (galerie Maison Parisienne). Cette dernière a investi l'intérieur de la colonne de Juillet, place de la Bastille, où ses *Coraux de la Liberté* semblaient dessiner une excroissance végétale à la manière de lianes, de racines ou d'algues. Deux expositions singulièrement différentes qui ont révélé les audaces et la créativité de l'art textile, longtemps considéré comme mineur, vieillot, voire ringard. Quand il n'était pas assimilé aux loisirs créatifs.

En France, une passion tardive

Florence Guillier Bernard, fondatrice de la galerie nomade Maison Parisienne – qui accompagne une vingtaine d'artistes – se félicite de cet engouement. Même si elle regrette que la France ait découvert si tardivement les infinies possibilités de ce médium, contrairement à la Grande-Bretagne, berceau du mouvement Arts & Crafts au XIX^e siècle. « Il y a depuis le Covid l'émergence d'une nouvelle génération de créateurs qui s'empare des textiles pour exprimer sa vision du monde, souligne de son côté Raphaëlle Le Baud, à la tête du cabinet de conseil Métiers rares. Résultat, la haute couture, l'hôtellerie, les boutiques de luxe, et bien sûr, les galeries s'intéressent à ces œuvres tissées, revalorisant l'image de la discipline. »

Pour Hervé Lemoine, directeur du Mobilier national, les expositions sur Sheila Hicks en 2018 au Centre Pompidou, sur Anni et Josef Albers en 2021 au musée d'Art moderne de Paris et plus récemment sur Olga de Amaral ont indiscutablement popularisé le design textile, sorti de la production artisanale utilitaire. « Jusqu'à une période encore récente, les Arts décoratifs souffraient d'un manque de reconnaissance. Aujourd'hui, ils sont enfin considérés à leur juste valeur artistique et représentent un pan essentiel de la création contemporaine. » Et tant mieux !

Lenteur du geste

Dans un monde dominé par le numérique, la génération Z redécouvre le geste patient du tissage ou de la broderie. Le plaisir du toucher, la lenteur du fil qui se noue et la poésie du fait main, vecteur d'un patrimoine immatériel, de traditions et d'un ancrage souvent territorial. Directeur de l'École Duperré à Paris, Alain Soreil lie aussi ce succès à l'utilisation de matériaux durables, naturels ou recyclés, que l'on peut ensuite hybrider à l'impression 3D ou à l'intelligence artificielle. Le médium textile devient un terrain d'expérimentation et d'innovation à mi-chemin entre le design, la science et l'ingénierie. L'école se réjouit d'ailleurs de travailler avec le Conservatoire national des arts et métiers dans le cadre du Labo des couleurs et d'avoir inauguré, à Casablanca, un tiers lieu autour du textile.

« Les Coraux de la Liberté » d'Aude Franjou, dans la colonne de Juillet, place de la Bastille.

220 000

personnes sont allées admirer les œuvres d'Olga de Amaral à la Fondation Cartier entre octobre 2024 et mars dernier.



À l'École nationale supérieure de création industrielle, toutes les techniques sont abordées, de la passementerie au tissage, en passant par le cordage, la maille ou le tissage afin de permettre aux jeunes de laisser libre cours à leur imagination. Et de réconcilier esthétique avec conscience écologique. « À travers leur intérêt pour les matériaux, ils se réapproprient les territoires en allant sur les sites de production comme la Haute-Normandie pour le lin ou l'Occitanie pour la laine », explique la directrice, Frédérique Pain, pour qui l'attrait de cette filière tient bien sûr à ses débouchés, nombreux, dans l'industrie comme dans le luxe ou le milieu de l'art.

Audace et ingéniosité

Cette passion nouvelle s'apparente-t-elle au succès que connaît la céramique ? « Elle n'a effectivement rien d'anodin et dit la lassitude d'une génération face à la standardisation de la mode et de la décoration. Le textile, comme la céramique, renoue avec les savoir-faire artisanaux », note Amélie du Chalarid, fondatrice de la galerie qui porte son nom. Selon elle, la broderie, le tissage ou la tapisserie séduisent pour leur liberté d'expérimentation et leur unicité. « Là où la céramique nous ramenait à la solidité, le textile nous entoure de chaleur et de fluidité. C'est une matière vivante, mouvante, qui respire, inspire, répare et invite à ralentir. »

La jeune génération fait, quant à elle, preuve d'une incroyable ingéniosité en venant insérer des matériaux inattendus dans ses compositions, comme du plastique, du métal ou du verre. À l'image de Solenne Jolivet, artisane textile qui travaille le fil comme un pigment. De Julie Percillier, paysagère textile qui associe la broderie et la dentelle aux fuseaux. D'Aurélia Leblanc qui privilégie l'utilisation de matières rares et écologiques à l'instar de fils de métal, d'aloë vera, de bananier. De son côté, Morgane Baroghel mêle des matériaux naturels – soie, lin, fibres végétales – à du métal, du laiton ou de l'inox. Enfin, chez Diana Orving (représentée par la galerie Amélie du Chalarid), les œuvres en volume sont comme des cocons en apesanteur. Voire des refuges dans un monde saturé d'écrans. Et une matière à penser.

DE GAUCHE À DROITE :

« La Canopée » de
Diana Orving et
vue de la rétrospective
Olga de Amaral.

